

# L'éclipse d'un ASTRE

■ Texte: Corinne Miceli sous la direction  
du général Le Bourdonnec- SHD Air  
■ Photos: SHD Air  
■ Illustrations: P. Lengellé

René Fonck, le 9 mai 1918, les trois  
premières victoires du premier sextuplé.

René Fonck, l'ange déchu. Si le rôle qu'on lui attribua au cours de la Seconde Guerre mondiale vint ternir l'image du soldat héroïque, il n'en fut pas moins le seul des pilotes français de la Grande Guerre à être couronné as aux 75 victoires officielles, un record en France et chez les Alliés. Notre pays peut s'honorer d'avoir engendré un champion qui lui resta fidèle et loyal jusqu'au 18 juin 1953, date de son décès. 52 ans se sont écoulés depuis. Air Actualités en partenariat avec le département air du service historique de la Défense vous propose de redécouvrir cet aviateur hors du commun.

En ce 11 novembre 1918, une joie indescriptible remplit le cœur des Français. Les carillons sonnent à toute volée le chant de la victoire et la réintégration de l'Alsace soumise au joug prussien depuis 1871. Partout, l'on rit et l'on pleure à la fois. À Metz, le général Pétain, grand vainqueur de Verdun et fervent partisan de l'aviation, fait son entrée officielle. Son discours se perd dans le bruit des Spad survolant la ville, observés par une foule qui n'a d'yeux et d'oreilles que pour eux. À Strasbourg, «Le Tigre» Clémenceau reçoit une ovation. À Nancy, c'est de nouveau Pétain qui dirige la cérémonie officielle. Il a ordonné aux aviateurs de défilé non pas sous le costume de leurs armes mais dans un uniforme bleu horizon, alors que l'aviation n'est pas encore une arme, et de n'arborer que les médailles françaises, Légion d'honneur, Médaille militaire, Croix de guerre. Toute décoration étrangère est proscrite. À Nungesser qui maugrée contre cette restriction, le capitaine René Fonck, désigné pour porter le drapeau de l'aviation, répond : «Que veux-tu, mon vieux "Nunge", ce sont les ordres.» Ne nourrit-il pas envers le général Pétain une profonde admiration depuis la victoire de Verdun en 1916? N'a-t-il pas

rendu le moral aux malheureux poilus qui croupissaient dans les tranchées? Si la France a vaincu, n'est-ce pas grâce à la volonté et à l'autorité indiscutable de ce chef charismatique? Discipliné et respectueux de la hiérarchie, Fonck se

### La méthode fonck : la maîtrise de soi tant au sol qu'en vol

soumet tout naturellement aux exigences de son héros. Dans la cité nancéenne, les aviateurs identifiés par leur tenue bleu horizon, sont salués par la ferveur d'une foule qui pense avoir exorcisé, une fois pour toutes, les horreurs de la guerre.

Le 14 juillet 1919, sur les Champs-Élysées, René Fonck ouvre le défilé de la victoire en brandissant l'étendard tricolore.

Sa veste d'uniforme est



déformée par le poids de la gloire qui s'affiche sous la forme d'un nombre impressionnant de décorations et d'une Croix de guerre avec 28 palmes. Cette place de choix dans une cérémonie aussi importante est la reconnaissance toute

entière de la France à celui qui est et restera l'as jamais égalé : l'as des as aux 75 victoires officielles.

Rien pourtant ne prédestine le jeune Fonck à faire carrière dans l'aviation. Originaire d'Alsace, sa famille paternelle s'est réfugiée dans les Vosges depuis que la terre natale a été annexée à l'Allemagne par le traité de Francfort en 1871. Quand il voit le jour à Saulcy-sur-Meurthe le 26 mars 1894, René est le fils aîné d'un sagard (ouvrier de scierie). Son enfance est bercée par les récits amers de son père, qui évoque «la grande injustice». Orphelin à cinq ans, l'enfant a très vite assimilé le fait qu'une autre guerre est inéluctable. Tôt ou tard...

Aussi, le 2 août 1914, lorsque le tocsin sonne la mobilisation générale, René est prêt à défendre la patrie. Il ose même envisager une issue triomphale qui permettrait le retour de la terre de ses ancêtres dans le giron de la République, réparant ainsi «la grande injustice». D'emblée, il est versé dans un groupe d'aviation. Dans

son ouvrage *Mes combats* préfacé par le général Foch, René Fonck confie : «Mes instincts m'avaient toujours porté vers la carrière de l'air. J'avais même un jour, à l'insu de ma mère, subi des épreuves d'endurance et dans les journaux je suivais passionnément la vie accidentée de Garros, de Védrines, de Beaumont et de Pégoud.»

Le temps de «faire la taupe au fond des trous» au 11<sup>e</sup> génie à Epinal pendant cinq mois, il est enfin autorisé à suivre les cours d'aviation de Saint-Cyr. Le 3 avril 1915 au Crotoy (Somme), il entre en contact avec les airs pour la première fois sur un appareil à double commande. Le 31 mai, il obtient son brevet de pilote sur Caudron G3, indispensable pour «errer librement, à travers l'espace». Promu caporal, il est ensuite très vite affecté aux environs de Corcieux dans les Vosges, au sein de l'escadrille C47 où il effectue des missions de surveillance des troupes au-dessus de Colmar. C'est là qu'il croise, embusqué dans les nuages, son premier avion allemand. Fonck ne possède pas d'arme mais l'ennemi ne semble pas d'humeur belliqueuse. Chacun repart dans ses lignes. À partir de ce jour-là, il ne s'envolera plus jamais sans emporter une carabine qu'il utilisera, sans succès, au cours d'un vol le 2 juillet 1915. L'escadrille quitte les forêts de sapins vosgiennes pour les plateaux crayeux de la Champagne, à Cuperly où se prépare une opération de grande envergure. Le 22 août, le sergent Fonck

reçoit pour mission de découvrir des batteries ennemies, tâche qu'il exécute avec brio malgré le feu nourri de la Flak. Cette reconnaissance périlleuse lui vaut une première citation. À l'issue de l'offensive de la Marne, il reçoit une citation à l'ordre de l'armée : «...dans les journées des 25 et 26 septembre 1915, a réussi à assurer le service de surveillance malgré les circonstances atmosphériques les plus défavorables, au prix des plus grands dangers.»

Au cours de l'hiver suivant, Fonck croise de plus en plus souvent les redoutables Fokker. Entre deux missions de reconnaissance, il instruit les jeunes recrues affectées à la C47. Au cours du mois de mars 1916, il pense avoir abattu un Fokker qui ira s'écraser derrière les lignes ennemies. À défaut d'en avoir la preuve formelle, il met à profit cet «échec» pour en tirer les enseignements qui porteront leurs fruits dans la future et fameuse méthode Fonck : la maîtrise de soi tant au sol qu'en vol. En juillet, il fait installer sur son Caudron G4 une mitrailleuse fixe, qui lui assure désormais une plus grande liberté de manœuvre. Nous arrivons au 6 août, une date marquant un tournant décisif dans la carrière de Fonck qui porte

alors les galons d'adjudant. Il attaque deux Rumpler, en prend un en chasse, contrarie chacune de ses manœuvres et le contraint à atterrir dans les lignes françaises. «Pendant vingt minutes au moins, de virage en virage, et de spirale en spirale, nous descendimes d'une altitude de 4000 mètres jusque sur l'herbe d'une prairie où, à bout de volonté, ils se rendirent : c'étaient deux officiers b..., les seuls prisonniers que

### Le 19 mai 1917, René Fonck fait son entrée dans le cercle restreint des «as» en obtenant sa cinquième victoire

J'ai jamais faits.» Cette action audacieuse lui vaut une 3<sup>e</sup> citation et la Médaille militaire. En mars 1917, alors que l'escadrille a emménagé dans les environs de Fismes, Fonck part en reconnaissance avec le sergent Raux lorsqu'ils se trouvent en face de cinq Albatros. L'appareil de son ami est touché. Devant l'acharnement de trois Allemands à poursuivre jusque dans sa chute son malheureux frère d'arme, Fonck ne peut réprimer un élan de colère et se précipite. Il parvient à en abattre un du premier coup, mettant les autres en fuite. Devant ce nouvel acte de bravoure,

la hiérarchie commence à s'intéresser à ce jeune aviateur dont la place est toute indiquée dans la chasse. Et le 25 avril 1917, l'adjudant-chef René Fonck est affecté à la SPA 103, une des quatre escadrilles formant le célèbre groupe de chasse «Cigognes». Le groupe a déjà épinglé mille Allemands à son tableau de chasse. Dans *Mes combats*

paru en 1920, Fonck célèbre ses illustres compagnons : «La SPA 3 sert sous les ordres du capitaine Auger, Dorme, Guynemer, Heurtaux sont des as. Trois sur quatre tomberont pour la Patrie, mais le groupe inconsolé gardera intacte leur mémoire. La SPA 26 s'enorgueillit d'obéir au lieutenant de La Tour : c'est un brave entre les braves. Puis vient la SPA 73 : son chef, le capitaine Deullin a 20 victoires à son tableau. La quatrième est la SPA 103, la mienne. Le capitaine d'Harcourt qui la commande est dans l'aviation une des plus belles figures de chef.» On reconnaît là toute l'estime et l'amitié que se portent mutuellement tous ces hommes couverts d'honneurs mais pétris d'humilité. Un esprit de camaraderie exempt de toute mesquinerie et de jalousie.

Fonck pilote désormais un Spad de 180 CV tout neuf. Huit jours après son arrivée, en abattant un biplan ennemi de réglage au-dessus de Berry-au-Bac, il prouve à ses chefs qu'ils ont eu raison de lui faire confiance. Du 3 mai 1917 jusqu'aux carillons



- 1 René Fonck portant le drapeau de l'aviation à Dijon le 13 mai 1916.
- 2 Spad de l'escadrille SPA 103 conservé au musée de l'air et de l'espace.
- 3 La cigogne, insigne de l'escadrille SPA 103 à laquelle René Fonck est affecté en avril 1917.



Il ne tarde pas à croiser deux chasseurs allemands. Le soleil dans le dos, il fonce sur eux sans pitié: coup double. Les deux ennemis sont envoyés au tapis face au fort de Brimont. Il vient d'abattre le capitaine Von Baer, une figure de la chasse allemande, catastrophe de voir disparaître un de ses meilleurs éléments. La chasse française, quant à elle, félicite chaudement René Fonck.

*« Je sais me placer dans les angles morts de l'avion attaqué, sans engager avec lui un véritable duel »*

En juillet 1917, le groupe abandonne les plaines crayeuses de la Champagne pour celles, plus riches, des Flandres. Il s'installe dans la région de Dunkerque que Fonck connaît bien pour y avoir fait ses débuts. Très tôt, il est rejoint par les meilleurs groupes de chasse ennemis qui ont mis au point une tactique de combat aérien inédite: manœuvrer ensemble. Dans le ciel flamand, les Français affrontent les Allemands à un contre dix. Les «Cigognes» vont subir de lourdes pertes. Dans *Mes combats*, René Fonck établit la liste funèbre de ses proches: «Heurteaux, Deullin, Auger, Matton étaient blessés ou morts, Guynemer, l'immortel héros, partait un matin pour ne pas rentrer et d'autres moins connus jalonnaient de leurs tombes ce douloureux

calvaire.» Ce martyrologe met fin à la tactique du chasseur isolé. Ordre est donné de voler en équipes. Les «Cigognes» sortent en formation triangulaire par groupes de trois ou de quatre et ajoutent encore plusieurs victoires à leur palmarès. Au cours de l'offensive des Flandres, le groupe a atteint un tel prestige que le prince de Galles et le roi des Belges se déplacent en personne pour féliciter les pilotes.

«Le 11 septembre 1917 doit être marqué d'un caillou noir», écrit René Fonck. Ce jour-là, Guynemer part au lever du jour en compagnie du lieutenant Bozon-Verduraz. Seul ce dernier rentrera. Il faut attendre trois jours pour se faire à l'idée que Guynemer est à jamais disparu par le biais d'une gazette ennemie qui publie le nom du responsable: l'oberleutnant Wissemann. Ainsi, un Albatros a vaincu la Cigogne au-dessus de Poelkapelle, en terre belge. Fou de douleur à l'annonce de l'effroyable nouvelle, Fonck sort son Spad, aperçoit un biplace de réglage et le détruit. «Telles furent pour moi les funérailles de Guynemer: c'était mon quatorzième appareil homologué.»

L'automne est arrivé et il est prévu que le groupe déménage une fois de

plus. René Fonck effectue ses dernières missions avant de plier bagage. Le 30 septembre 1917, il part en patrouille à 4000 mètres d'altitude. Sous lui apparaît un biplace de reconnaissance qui semble évoluer en toute quiétude. Le combat s'engage. Avec l'expérience et sa vue puissante, Fonck est devenu un tireur redoutable, capable de trouer d'une balle une pièce de dix centimes à vingt mètres. Deux cartouches bien visées atteignent le pilote et le mitrailleur. Au sol, les deux cadavres sont identifiés. L'un d'eux se nomme Wissemann, celui-là même que les journaux allemands avaient glorifié pour la mort de Guynemer. Quelques jours plus tard, les «Cigognes» émigrent en direction de l'Aisne. Le 21 novembre, l'adjudant-chef est nommé dans l'ordre de la Légion d'Honneur au grade de chevalier. Titulaire de onze citations, il est promu sous-lieutenant neuf jours plus tard.

En janvier 1918, le groupe arrive à Verdun, ville martyre, en ruines où le sifflement des obus est encore perceptible et où les tranchées exhalent toujours l'odeur de poudre et de mort. Le commandant Brocard a été remplacé par le commandant Hormant, qui cache un cœur d'or sous un air sévère. À peine installé, Fonck renouvelle ses exploits. En ce début d'année, il sait que la victoire appartient à celui qui sait maîtriser une technique de combat. Il relate la sienne dans son livre: «Je sais me placer dans les angles morts de l'avion attaqué, sans engager avec lui un



véritable duel. Guynemer combattait autrement et affrontait régulièrement le feu, mais cette tactique est très dangereuse, elle met le pilote à la merci d'un enrayage de son arme. J'utilise toujours les angles morts et suis forcé pour cela de tirer quelle que soit la position de mon Spad, mais je n'y suis fait depuis longtemps. Mes rafales sont de huit à dix cartouches au maximum et souvent je n'emploie pas plus de trois balles.» Pas avare, Fonck, mais économe! «...Ce procédé a aussi celui (l'avantage) de me faciliter la visée et de réduire les chances d'enrayage ou de rupture de la mitrailleuse. J'ajoute encore que pour obtenir des résultats sérieux, il faut savoir dominer ses nerfs, garder une absolue maîtrise de soi et raisonner froidement les situations difficiles. J'ai eu

- 1 René Fonck perçant une pièce de 50 centimes en l'air.
- 2 René Fonck devant un Spad XII Canon portant l'insigne de l'escadrille SPA 103.
- 3 Un Rumpler C IV, une des victoires de Fonck.

affaire aux grands as... j'ai eu la patience, en combattant, d'attendre la minute d'énerverment.» C'est ainsi que la carrière du chasseur Fonck, commencée un an plus tôt, va atteindre son apogée durant l'année 1918.

Les conditions atmosphériques de ce début d'année ne permettent pas souvent de partir en chasse. À quoi bon sortir s'il faut rentrer bredouille? Chaque matin, Fonck questionne son fidèle ordonnance Grue: « Quel

de l'armistice, il va balayer le ciel champenois sans répit. Le 19 mai, il fait son entrée officielle dans le cercle restreint des «as» en obtenant sa cinquième victoire. De leur côté, Dorme et Guynemer multiplient les succès, renforçant de concert leur palmarès personnel et celui du groupe. Au cours d'une permission de quelques jours, il apprend par la gazette la disparition de René Dorme le 25 mai 1917. Le «Père Dorme», si tranquille, si vaillant,

si modeste, si joyeux qu'il a quitté sur une bonne poignée de mains, franche et virile. Non, c'est impossible! Fonck ne peut y croire. Ses dernières paroles résonnent encore à son oreille: «À bientôt, veillard!» L'escadrille, le groupe entier sont consternés. Le 12 juin, Fonck s'envole, obsédé comme tous les pilotes des «Cigognes» par le désir de venger la mort de leur camarade.





temps fait-il?» Selon la météo, il se voit répondre : « Mon lieutenant, il va falloir vous lever car il fait un temps à b... de reconnaissance. D'ailleurs, vos mécanos ont déjà sorti l'appareil. » S'il fait mauvais : « Mon lieutenant, vous pouvez dormir, il pleut à plein temps! » Économe de cartouches, Fonck l'est aussi de son énergie. Il ne décolle que s'il a des chances de rencontrer l'ennemi. Si tel est le cas, il choisit sa victime. Un jour, il croise une patrouille de trois Albatros dont

l'un attire son attention par sa taille anormale. C'est un prototype protégé par deux chasseurs. Le tout est survolé 800 mètres plus haut par une seconde patrouille forte de cinq Albatros. La proie est désignée. Il parvient à se dégager des deux gardes du corps, s'approche de l'appareil convoité et lâche une rafale. Bingo! C'est à ce moment-là que l'escorte des cinq Albatros aperçoit l'objet de sa protection qui tombe en flam-

me. Les appareils se précipitent sur le pilote français. « J'avais cinq secondes d'avance, c'était suffisant... ils pouvaient courir... », raconte le futur as des as, satisfait de penser « combien tous ces gens-là allaient se faire mettre aux arrêts pour leur protection inefficace, et combien navrés seraient les ingénieurs qui attendaient avec espoir les essais "au front" de leur inédit monoplace de chasse! »

Fonck, Deullin et Madon sont ex aequo avec chacun 21 victoires homologuées,

sans parler des autres non officialisées. Si les pilotes entretiennent de solides liens d'amitié, l'émulation n'en reste pas moins le nerf de la guerre. Le journal *La Guerre aérienne* édite leurs exploits et n'hésite pas à parier sur ses favoris. En quelques jours, Fonck prend six longueurs d'avance sur ses compagnons. « Pour devenir l'as des as, lui répètent ses camarades, tu n'as plus qu'à dépasser Nungesser! »

En mars, le groupe quitte Verdun pour la Champagne. Fonck y marque son territoire dès son arrivée. Un aviateur allemand était devenu la terreur des poilus. Il jaillissait et disparaissait sans prévenir au point que les fantassins l'avaient surnommé « Fantomas ». Mais Fonck ne croit pas aux fantômes et encore moins à leur invulnérabilité. Aussi, dès que l'occasion se présente, il l'abat pendant une montée en chandelle et l'envoie rejoindre les fossés de Brimont qu'il connaissait si bien pour les avoir mitraillés matin, midi et soir. Lorsque l'avion toucha le sol, une formidable clameur monta des tranchées. À la fin du mois, le lieutenant, fraîchement promu et nommé officier de la Légion d'honneur, a surpassé Nungesser. Il est le premier mais pas encore as des as. L'ombre de l'archange Guynemer et de ses 53 victoires plane...

« J'ai remporté, le 9 mai 1918, ma principale victoire. » Le matin, en 45 secondes, Fonck envoie une patrouille de trois biplaces au tapis. Déjà, au sol,

les téléphones crépitent pour annoncer la triple victoire. À 17 h 30, il décolle de nouveau et se retrouve face à quatre Fokker et cinq Albatros. Un contre neuf, le combat est presque perdu d'avance. Grâce à sa parfaite connaissance de la dynamique du vol, Fonck n'hésite pas. Trois d'entre eux s'abiment au sol; les autres préfèrent la fuite. Exploit unique dans les annales de la chasse, ce premier sextuplé a été réalisé avec seulement 52 balles. Pendant ce temps, la cigogne Hélène promène ses airs importants dans la popote d'Hétomesnil et y fait même la loi. Gare aux chiens qui s'aventurent autour des tables! L'échassier en chair et en os a été offert à Fonck par madame Herriot, épouse d'un industriel lyonnais et marraine de la SPA 103. Depuis, la cigogne est devenue la mascotte de l'escadrille et n'en est pas peu fière.

L'admiration et le respect que se portent les chasseurs ennemis ne sont pas une légende. L'Oberleutnant Wüsthof, as aux 27 victoires et ami de Richthofen, est hospitalisé à Crèvecœur à la suite d'un combat qui lui a valu une balle incendiaire dans la jambe. Fonck obtient

l'autorisation de rendre une visite de courtoisie à sa victime. Et la vie continues missions et res. Le 25 juin, il réussit un triplé gagnant puis un doublé deux jours plus tard. Mi-juillet, le groupe reçoit l'ordre de rejoindre un nouveau terrain situé près de Vertus en Champagne. Il ne lui faut pas plus de trois jours pour ajouter sept victimes à son palmarès qui affiche 56 victoires. Il a franchi le cap: le voici as des as. À cette période, l'ennemi joue son va-tout. Les combats font rage dans les cioux et sur les terres de la Somme et de la Champagne. S'il est économe de ses



1 René Fonck dans un train de la compagnie PLM revenant de Lyon en compagnie d'Hélène, sa cigogne.

2 Hélène, aujourd'hui conservée empaillée par l'escadron de chasse 1/2 « Cigognes » à Dijon.

3 René Fonck décoré de la Légion d'honneur.





balles et de son énergie, ce diable d'homme n'est pas avare de records. Le 14 août, Fonck réalise de nouveau un triplé en seulement dix secondes.

En septembre, l'Allemagne agonise lentement. Le 26, l'as des as renouvelle l'exploit du mois de mai avec six victoires. Hélas, « sans un enrayage de ma mitrailleuse, j'aurais ajouté huit appareils à mon tableau de chasse. » Ce jour faste marque la fin des grands faits d'armes. Jusqu'à l'armistice, il se contentera d'un avion à la fois. C'est le 1<sup>er</sup> novembre 1918 que tombe sa dernière victime aux abords de Vouziers. Elle porte officiellement le numéro 75. En réalité, il a abattu plus de 120 avions mais les conditions d'homologation des victoires aériennes sont si strictes que les appareils détruits ne sont pas tous homologués. Le

11 novembre, lorsqu'il entend les carillons de l'armistice, sa première pensée va à son père défunt. Papa Fonck peut être fier de son fils, lieutenant, officier de la Légion d'honneur, qui a largement contribué à réparer « la grande injustice ». Pour preuve de reconnaissance, le général Pétain lui offre la tête du défilé à Nancy. Le futur

### Après la guerre et sur les conseils de Georges Clémenceau, René Fonck entre en politique

maréchal qui sera chef du gouvernement de Vichy lui fait porter le drapeau ce jour-là. Le fidèle Fonck ne sait pas que « le vainqueur de Verdun » lui fera porter le chapeau dans une autre affaire, en 1942, lorsque la France sera prise dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale.

En attendant, « la der des der », ainsi que l'espéraient tous ses concitoyens, est bien terminée. Chacun retourne à la vie civile et à ses activités. Après l'euphorie de la victoire et quatre longues années de guerre, de nombreux militaires démobilisés réfléchissent à leur avenir. « Petit, propose Georges Clémenceau à René Fonck, quand tout cela sera terminé, si tu ne sais pas quoi faire, alors viens me voir ! » C'est décidé, il va entrer en politique. Un poste technique à la présidence du Conseil l'attend.

Les clauses drastiques du traité de Versailles soulèvent chez les Allemands un vent d'indignation qui augure une future tempête. Comme beaucoup d'autres qui ont formé l'« Union des Combattants », Fonck perçoit le danger et prône une vigilance de tous les instants. En 1919,

les élections législatives se profilent à l'horizon. Il s'inscrit sur la liste de Constant Verlot qui appartient au Bloc national. N'ayant aucun talent d'orateur et aucun goût pour les joutes verbales, il va faire campagne avec les seules armes qu'il maîtrise. À bord d'un Spad prêté par la maison Blériot, il bombarde les villes vosgiennes de tracts électoraux. Tout enveloppé de sa gloire récente, René est élu haut la main. Et le 8 décembre 1919, le jeune député lorrain, qui a été démobilisé au grade de capitaine plus d'un mois auparavant, fait sa rentrée parlementaire au Palais Bourbon au sein d'une chambre baptisée « bleu-horizon ». Il milite essentiellement pour la cause de l'avia-

tion, considérée comme le parent pauvre de l'armée. Ses avis, même s'ils sont très écoutés à la commission de la Guerre, restent sans effet. « Le Tigre » le charge de nombreuses missions à l'étranger. Son mandat parlementaire ne l'empêche pas pour autant de continuer à s'adonner à son activité favorite : voler. Il participe à de nombreux meetings aériens organisés par les aéro-clubs qui fleurissent ça et là dans toute l'Europe et dans lesquels il croise d'anciens as de guerre.

C'est au cours d'une escale à Stockholm qu'il rencontre le capitaine Hermann Goering, son ex-adversaire. Glorifié puis rejeté par son peuple après la défaite de 1918, l'as allemand aux 22 victoires avait fui l'Allemagne pour trouver un emploi au Danemark. Gagnant péniblement sa vie en donnant des baptêmes de l'air, il pensait pouvoir trouver un emploi stable dans une compagnie suédoise de transport aérien en cours de création. Hélas, la Aktiebolaget-Svensk Lufttrafic refuse sa candidature. Alors que René Fonck, qui appartient à la commission de la défense nationale, occupe d'importantes responsabilités aux affaires aériennes, Goering est au chômage, sans la moindre couronne danoise en poche. Les deux hommes appartiennent à la

*«L'aviation jouera un rôle prépondérant en cas de nouveau conflit»*

1 René Fonck portant le drapeau au défilé de la Victoire le 14 juillet 1919.

2 Le capitaine Fonck posant devant un Morane Saulnier A-1 après la guerre.

le délégué officiellement aux fêtes du centenaire de la Fondation des États du Brésil. Fonck y accomplit une œuvre considérable de propagande et met à l'étude la future ligne transatlantique, signant divers accords avec le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine. Jean Mermoz réalisera sur l'Atlantique Sud ce qu'avait préparé Fonck. Entre deux missions, de retour en France, il ne cesse de manifester sa crainte sur le déclin de l'aviation française car il

est profondément convaincu que l'aviation de chasse aura un rôle prépondérant à jouer en cas de nouveau conflit. Et à juste raison !

L'Allemagne rechigne à respecter les clauses du traité de Versailles. Pire, elle se dérobe d'où l'occupation de la Ruhr. En 1924, le mandat électoral de Fonck arrive à expiration. Il publie le fruit de ses études sous le titre *L'aviation et la sécurité française* dans lequel il fait preuve d'une extrême lucidité pour les années à venir. Il est fermement convaincu qu'un autre conflit avec l'Allemagne est inéluctable. Malgré ses mises en garde, « L'Amérique, l'Angleterre, le Japon, restent entre eux d'après concurrents. L'Italie grandit et par ailleurs la Russie, livrée peut-être

demain à quelque Genghis-Khan, s'érige en juge du monde civilisé », personne ne l'écoute. Lors des nouvelles élections de mai 1924, la Chambre « bleu-horizon » cède la place au cartel des gauches. Fonck quitte sans regret une vie parlementaire qui ne correspond pas à ses attentes.

Par ses missions qui l'ont conduit un peu partout dans le monde, il s'est construit une solide réputation de spécialiste en aéronautique. Les

Etats-Unis, qui connaissent le vainqueur aux 75 victoires, lui proposent un poste de conseiller technique du gouvernement américain. Painlevé, alors président du Conseil, signe l'ordre de mission. Pendant trois ans, Fonck parcourt les USA et y donne de nombreuses conférences.

Depuis le 31 mai 1919, l'Amérique vit dans l'effervescence. Un certain Raymond





Orteig a lancé un challenge: 25 000 dollars au premier aviateur qui réussirait à traverser l'Atlantique sous réserve d'atterrir sur l'aéroport du Bourget. Pour Fonck, qui se trouve aux States en 1926, la mariée est trop belle. Il recrute un équipage formé d'un copilote, d'un mécanicien et d'un radio. Le 21 septembre, il quitte le terrain de Roosevelt Field dans la banlieue new-yorkaise à bord d'un trimoteur Sikorsky S35 mesurant 31 mètres d'envergure et pesant 13 tonnes. Bourré de 9 500 litres d'essence nécessaires à la traversée d'ouest en est, l'avion peine à décoller.

La machine cahote sur la piste en herbe. Au premier trou, la roue droite se brise, stoppant net la course de l'appareil qui s'enflamme aussitôt. Seuls Fonck et son copilote sortirent indemnes de la catastrophe. Le mécanicien et le radio-mécanicien remisés à l'intérieur de la soute, meurent carbonisés. Ce drame s'inscrit à l'encre indélébile dans la mémoire de l'as des as qui « s'excusera d'être vivant ». Le 8 mai 1927, « L'oiseau blanc » de son vieux camarade Nungesser et de Coli s'abîme à son tour dans les flots de l'océan. Quelques jours plus tard, Charles Lindbergh parvient à relier le nouveau monde au vieux continent à bord du « Spirit of Saint-Louis ». Cette année marque la fin de la parenthèse américaine et le retour définitif en métropole.

Une fois sur le sol français, René Fonck acquiert le château des Censes à Anozel, proche de Saulcy-sur-Meurthe, son village natal. Il y crée une usine de produits chimiques baptisée « France Engrais », dont il confie la direction à son beau-frère, monsieur Panin. Capitaine de réserve de l'armée française, il est affecté au 2<sup>e</sup> régiment d'aviation commandé par le général d'Harcourt et obtient l'autorisation d'exercer des périodes d'instruction en juin 1931, en octobre 1933 et en juin 1934. Il est promu commandant le 25 juin 1935. En septembre, il reçoit la mission officielle de fournir un avis sur les méthodes d'instruction de combat dans l'aviation légère de défense. À l'issue, le général Armengaud note: « a rédigé un rapport de mission qui constitue un travail important d'un intérêt réel ». Deux mois plus tard, un décret du 27 décembre 1935

le met, pour une durée d'un an, à la disposition du ministre de l'air, le général Denain. L'armée de l'air est née officiellement un an auparavant; elle décide d'utiliser les compétences exceptionnelles du commandant Fonck pour remettre sur pied une aviation de chasse chancelante. En qualité de conseiller technique, il est chargé de « collaborer à l'étude des modifications et améliorations à apporter aux procédés

*Nommé colonel de l'armée de l'air, inspecteur général de la chasse et du matériel en 1939*

de combat et aux méthodes d'instruction de l'aviation légère de défense ». L'arrivée au pouvoir du Front populaire sous la présidence de Léon Blum le renvoie à la vie civile. Mais il en a suffisamment appris pour accepter de préfacier l'ouvrage d'André Maroselli, ancien combattant de la guerre 14-18, joignant ainsi sa voix à la sienne pour constater que « ce ne sont pas les aviateurs intrépides et valeureux qui manquent, mais le matériel moderne dont ces aviateurs avaient besoin pour lutter et pour vaincre ». De son côté, Pétain a fait un discours à l'école supérieure de guerre le 9 avril 1935. Il met en garde ses auditeurs contre la tentation de figer l'art militaire: « l'aviation fait éclater le cadre de la bataille, limité autrefois à la portée des coups d'artillerie, et modifie les conditions de l'action stratégique. » Invité à Bruxelles quelques mois plus tard, il réitère son discours: « l'avion est en train de se tailler une part prépondérante. Il donne à l'assaillant d'immenses avantages. »

Le 15 juillet 1936, René Fonck épouse Mathilde Silvestre, une sociétaire de la Comédie française connue sous le nom d'Irène Briand enceinte de son fils, Edmond-René qui naîtra le 10 novembre. Jusqu'en 1938 où il est promu lieutenant-colonel, il savoure enfin les joies de la vie familiale. Tandis que la France chante à tue-tête qu'elle « ira sécher ses chemises sur la ligne Siegfried », les porteurs d'insignes à croix gammée se saluent d'un

- 1 À Saulcy, après son élection en 1919, à côté de sa voiture Lorraine Dietrich.
- 2 Article du journal « Le Populaire » du 18 décembre 1929 sur la situation de l'aviation française.
- 3 La mère, les deux sœurs et le mécanicien de René Fonck.





1 Lors de la revue du 14 juillet 1936, monsieur Albert Lebrun (de face), président de la République décore le commandant Fonck (de dos) des insignes de Grand Officier de la Légion d'Honneur derrière le ministre Daladier et le ministre Pierre Cot.

tonitruant « Heil Hitler ». À la nuit des longs couteaux où seront massacrés tous les S.A. succède celle de cristal dirigée contre les Juifs. Les accords de Munich vont enfin faire sortir la France de sa torpeur. Le 11 novembre 1938, lors des cérémonies de commémoration de l'armistice, le gouvernement sollicite René Fonck pour exhorter la population à s'unir contre la menace allemande en Europe. L'allocution

radiophonique rappelle celle de 1918 avec les carillons en moins.

À la déclaration de guerre de 1939, Fonck est nommé colonel de l'armée de l'air, inspecteur général de la chasse et du matériel. En juin 1940, lorsque sonne le glas de l'armistice, la III<sup>e</sup> République se

meurt. Le 18 du mois, le général Charles de Gaulle, exilé à Londres, lance son célèbre appel radiophonique tandis que la France appelle Pétain au pouvoir. Le 4 juillet, l'attaque de la flotte française par les Anglais à Mers-el-Kébir, a pour consé-

quence de semer le trouble dans les esprits. Que faire? Entrer en guerre contre l'Allemagne et l'Italie, c'est se résoudre à considérer la perfide Albion

comme une alliée. Rallier de Gaulle à Londres est un acte de désertion passible de la peine de mort. Aussi, pour la majorité des militaires, l'obéissance au Maréchal, y reste globalement la règle. Pétain jouit d'une popularité inégalée depuis qu'il a mis fin aux combats et à l'exode. Il vient d'être investi de tous les pouvoirs. Marianne III est morte, vive l'Etat français. Méfiant (« que voulez-vous, je ne fais confiance à personne ! », n'hésite-t-il pas à jeter au nez de Laval), le Maréchal a recruté ses ministres en fonction de leurs compétences. Il s'est aussi

attaché quelques collaborateurs discrets présentant des références personnelles intéressantes. Le colonel Fonck, qui voue une admiration sans borne au vainqueur de Verdun, est de ceux-là. S'il accepte de rester au service du Maréchal en qualité de conseiller technique au ministère de l'air, c'est parce qu'il pense, comme 95 % de la population française, que le héros de 14-18, tout chargé de gloire, est le seul à pouvoir sauver la France. Il refuse cependant toute fonction officielle et les étoiles que ce dernier lui offre.

De son côté, Philippe Pétain considère Fonck comme un élément important de sa politique extérieure. Le colonel maîtrise la langue allemande et a étudié la civilisation d'outre-Rhin. De plus, il a conservé des contacts avec le maréchal Goering depuis qu'il lui a décroché un emploi en Suède. Ce dernier est revenu en

Allemagne en 1924 après avoir épousé une Suédoise. La vue de son pays exsangue après le traité de Versailles lui a été insupportable. Au cours d'une

manifestation publique, Goering a croisé le regard halluciné d'un homme dont la lèvre supérieure s'orne d'une courte moustache. Il a écouté avec avidité son discours. Gagné au national-socialisme dès la première heure, il ne quittera plus Adolf Hitler. En 1940, il est le deuxième homme du

III<sup>e</sup> Reich. Pétain voit donc en Fonck un agent de liaison auprès de Goering.

Le 14 juillet, les Fonck célèbrent l'anniversaire de la prise de la Bastille à leur façon. Une petite Marie-Anne vient agrandir le cercle de famille. La France occupée et humiliée est mise au régime « rutabaga » et s'inquiète des mesures de rationnement. Les frais d'occupation sont exorbitants (400 millions or de l'époque par jour) et la pénurie s'installe. Les queues sur les trottoirs devant les magasins s'allongent démesurément. De plus, deux millions de prisonniers de guerre sont détenus dans les camps allemands. C'est donc dans le but d'adoucir les

conditions d'armistice que Pétain tient absolument à s'entretenir directement avec Hitler en usant de son prestige. « J'irai trouver le Führer comme je suis allé trouver les mutins en 1917. » Mais comment le joindre ? Il ne connaît aucun nazi si ce n'est Goering qu'il a croisé en 1934, le temps d'assister aux obsèques du roi Alexandre de Yougoslavie à Marseille. Par contre, un contact peut être pris par l'intermédiaire du fidèle Fonck. Un code est convenu dès les premiers jours de septembre 1940 : « Je vous prie de me donner des nouvelles de vos parents dans les Vosges ». Deux semaines plus tard, Pétain charge l'amiral Fernet, un de ses rares hommes de confiance mis dans la confiance, d'écrire à Fonck. La machine est lancée. Goering, qui a une dette envers Fonck, accepte de s'occuper de l'affaire. N'ayant pas les qualités requises pour intervenir directement auprès d'Hitler, il confie la requête à Ribbentrop qui la transmet à Berlin par

l'intermédiaire d'Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris.

À Berchtesgaden, le Führer ne décolère pas. La Luftwaffe a échoué malgré les raids incessants sur Londres. Puisque l'Angleterre ne cède pas, il envisage de l'attaquer à revers en s'emparant de Gibraltar. Son projet relève du défi. Il nécessite tout d'abord la collaboration de Franco pour faire passer ses troupes par l'Espagne. Ensuite, il traverserait l'Afrique du Nord et se dirigerait vers Suez. Puis, il gagnerait Dakar qui commande toute la côte de l'ouest africain

*Depuis l'armistice, la France coloniale a reçu l'ordre de se défendre en cas d'invasion, quel que soit l'assaillant*

et pourrait barrer la route du Cap utilisée par les transports britanniques. Depuis l'armistice, la France coloniale a reçu l'ordre de se défendre en cas d'invasion, quel que soit l'assaillant. Hitler doit donc obtenir dans un second temps la collaboration de la France, car il n'a pas les moyens de passer en force. C'est seulement à ce prix qu'il pourra mettre l'Angleterre à genoux. Hélas pour lui, il confie ses plans à Renzo Sawada, ambassadeur du Japon à Vichy lors de sa venue à Berlin. Les préliminaires concernant le pacte tripartite entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon sont à l'ordre du jour. Dès son retour à Vichy, Sawada invite René Fonck qu'il connaît

depuis 1918 et lui fait part des événements. C'est ainsi que Pétain, à son tour, prend connaissance des desseins d'Hitler. Le 27 septembre, il convoque Don José Félix de Lequerica, ambassadeur d'Espagne à Vichy, et le charge de prévenir Franco. Le Caudillo sera reconnaissant à l'Etat français de lui avoir permis de ne pas être pris au dépourvu lorsque la rencontre franco-allemande aurait lieu. L'Espagne se relève à peine d'une guerre civile sanglante et n'a pas les moyens de participer à un conflit qui la dépasse. Franco a pris sa décision : rester neutre. « Nous respirâmes, écrit Fonck, un danger immense était écarté. »

De part et d'autre du Rhin, les idées correspondent : Pétain veut rencontrer Hitler ; Hitler veut rencontrer Pétain et Franco. Avec ou sans l'intervention de Fonck, l'entrevue devait se produire. Elle aura lieu dans la petite gare de Montoire-sur-le-Loir le 24 octobre 1940, deux jours après que le Führer aura parlé avec Franco à Hendaye. Le Caudillo lui a refusé le passage de ses troupes par la péninsule ibérique pour envahir Gibraltar. À Hitler qui demande « une action contre l'Angleterre », Pétain répond : « conditions du traité de paix définitive, retour des prisonniers, ligne de démarcation, frais d'occupation. » L'entretien n'est finalement qu'une simple prise de contact, sans aucun engagement.

2 Visite d'Albert I<sup>er</sup>, roi des Belges au commandant Antonin Brocard.



Le 13 décembre 1940, coup d'état au conseil. Pétain, qui méprise Laval et qui juge sa politique trop favorable à l'Allemagne, le chasse du pouvoir. Il lui reproche aussi d'agir dans son dos. L'amiral Darlan le remplace et va tenter, pendant la durée de son mandat, de négocier des nouvelles conditions d'armistice. Malgré les efforts consentis par la France, l'Allemagne, aux prises avec la Russie de Staline depuis le 22 juin 1941, a resserré l'étau et refuse toute discussion. Pétain veut donc s'entretenir avec Goering qui pavane en manteau de zibeline dans les milieux à la mode parisiens. Il veut tenter un coup de diplomatie entre militaires. Pour cela, il met en route le réseau Fonck. L'éviction de Laval en décembre 1940 a profondément irrité Hitler qui voyait en lui le seul interlocuteur possible, acceptant de collaborer militairement contre l'Angleterre. Il n'aura cesse de harceler Vichy jusqu'à son retour. En mars 1942, Pétain reçoit deux ultimatums. Le premier est allemand: ou Laval revient, ou un Gauleiter (administrateur allemand) sera nommé. Le second est américain: si

Laval revient, l'Amérique du président Roosevelt rompt toutes relations diplomatiques avec Vichy. Après avoir mûrement réfléchi et convoqué ses ministres, Pétain estime le cas Laval réglé. Au 2 avril, il est définitivement exclu

**Pétain envoie Fonck auprès de Goering et lui confie un projet de remaniement ministériel**

que l'ancien président du Conseil puisse revenir. Le consul général d'Allemagne Krug von Nidda et l'Américain Leahy reçoivent le même discours. Mais, le lendemain, tout est remis en question par deux impairs: l'un commis par Pétain qui décide d'envoyer René Fonck auprès de Goering et lui confie un projet de remaniement ministériel dans lequel Barthélémy serait substitué à Darlan; l'autre commis par Darlan qui révèle à Krug von Nidda l'avertissement américain. Ce qui signifie que tout espoir de retrouver Laval au pouvoir

est vain. Informé, l'auteur de Mein Kampf émette: «Selon que le Maréchal chargera ou non Monsieur Laval de former le nouveau gouvernement, je jugerai si la France préfère l'amitié des Etats-Unis ou celle de l'Allemagne.» Darlan est profondément ulcéré par l'idée que le Maréchal ait pu le brader. Pour le rassurer, Pétain lui écrit: «Vous savez bien que vous avez toute ma confiance et que je ne puis envisager l'idée que

vous ne conserviez pas la direction du gouvernement.» En préambule de sa lettre, il désavoue René Fonck, n'hésitant pas à lui enfoncer un couteau entre les épaules: «...il reste de ce regrettable incident que le colonel Fonck a abusé de la bienveillance que j'avais pu lui témoigner à plusieurs reprises en raison de son héroïsme au cours de la précédente guerre.»

Un simple colonel aurait-il plus de pouvoir qu'un maréchal de France investi de tous les pouvoirs? Qui abuse qui dans cette déplorable affaire? En fait, après avoir porté glorieusement le drapeau en 1918, l'as des as est prié de porter le chapeau au nom de la raison d'Etat. Ecœuré de la forfaiture du maréchal, Fonck préfère désormais se tenir à l'écart d'un vieillard qui «agit sous la contrainte!». Le «mythe Pétain» est brisé. L'image du vainqueur de Verdun se couvre soudain d'un voile épais. Finalement, Laval, («Black Peter» pour les Américains) est de retour à la tête du conseil le 16 avril. Malgré le retrait de Fonck des affaires politiques, l'hebdomadaire américain Life publie le 24 août 1942, une liste noire désignant les traitres à la France dans laquelle son nom côtoie celui de Mistinguett, de Marcel Pagnol, de Maurice Chevalier, de Sacha Guitry et de bien d'autres. Louis Rougier, qui fut l'agent de liaison de Pétain à Londres, auteur de Mission secrète à Londres précise que «cette black list, mélange extravagant de sottise, d'insanité et de bouffonnerie, valut à son auteur, Richard de Rochemont, d'être choisi comme Président de France Forever.»

Le 25 août 1944, le général Leclerc fait son entrée triomphale dans Paris. L'heure de la



Libération a sonné. C'est aussi celle de la chasse aux sorcières. Le 8 septembre, la police se présente au domicile des époux Fonck, munie d'un mandat d'arrestation. René est placé au dépôt de la prison de la Santé, le temps d'instruire son affaire. Les semaines passent et l'as des as semble avoir été oublié parmi plusieurs centaines de personnes incarcérées au cours du mois de septembre. A plusieurs reprises, son épouse frappe à toutes les portes pour obtenir des informations. Le 23 décembre, elle est enfin reçue à la préfecture de police de Paris.

**Aucune charge de collaboration ne pesant contre Fonck, il est remis en liberté**

«Aucune charge de collaboration ne pèse contre votre mari, lui répond un certain Edgar Pisani, futur ministre de la V<sup>e</sup> République. Avec tous les règlements de comptes qui ont eu lieu à la Libération, nous avons pensé qu'il serait mieux à l'abri ici. Rentrez chez vous, votre mari sera libéré demain!» Et en effet, le lendemain, René Fonck est de retour pour fêter le réveillon de Noël en famille. À ses proches, il confiera en toute simplicité, comme pour signifier que cette douloureuse parenthèse n'avait aucune importance: «J'ai fait moi aussi mes 100 jours!». En fait, elle l'a fortement ébranlé. Une enquête est ouverte en avril 1945 et le 2 octobre, René Fonck signe sa déposition dans laquelle il précise avoir été incarcéré trois jours à Drancy par la Gestapo. Motif: il aurait protégé une famille juive de la déportation. L'affaire est classée sans suite et il ne sera plus jamais inquiété. Désormais, il partage son temps entre le

3 de la rue du Cirque à Paris et sa société «France Engrais» dans les Vosges.

Le 18 juin 1953, au milieu du déjeuner familial, madame Fonck s'inquiète du teint terreux de son mari. Quarante secondes plus tard, René s'effondre, terrassé par une rupture d'anévrisme à 59 ans. L'astre des Cigognes meurt, le cœur amer, alors que la France fête l'anniversaire de l'appel du général de Gaulle, lancé treize ans auparavant. Ses obsèques se déroulent en l'église Saint-Louis des Invalides en présence du général Léchères, chef d'état-major de l'armée de l'air et du général d'Harcourt. Le 4 avril 1962, l'association nationale des as de 14-18, présidée par le général d'armée Maxime Weygand, appose sur la maison de la rue du Cirque, une plaque commémorative sur fond de la «Marche Lorraine». Ce fut l'ultime hommage solennel rendu à celui qui fut 75 fois vainqueur dans le ciel et un fervent patriote.



Ce jour-là, il pleuvait à torrents. S'il avait été présent à la cérémonie, son ordonnance Grue aurait pu prévenir son ancien chef: «Mon lieutenant, vous pouvez dormir car il pleut à temps plein...»

- 1 Le maréchal Pétain quittant le conseil national le 4 juin 1941. À droite, l'amiral Fernet.
- 2 Reconnaissance délivrée le 28 septembre 1948 par le colonel Camille Sautereau, F.F.I. et chef de la région Rayfale (réseau renseignement) du B.C.R.A.

Bibliographie

- SHD «Air», 1P 6579: Dossier personnel René Fonck René Fonck, Mes combats, Paris, 1920
- L.R.M. (les Forces aériennes françaises): Un discret anniversaire, Paris, 1968
- Claude Perrin: René Fonck
- Emile Letourneau: La fin de la guerre aux Cigognes, revue Icare, n° 47, 1968
- André Maroselli: Le sabotage de notre aviation, Paris, 1941
- Robert Aron: Histoire de Vichy 1940-1944, Paris, 1954
- Philippe Alméras: Un Français nommé Pétain, Paris, 1995
- Claude Gounelle: De Vichy à Montoire, Paris, 1966
- Vice-amiral Fernet: Aux côtés du maréchal Pétain, Paris 1953
- Robert O. Paxton: La France de Vichy, Paris 1981
- Henri Amouroux: La grande histoire des Français sous l'occupation, Paris, 1976
- Louis Rougier: Mission secrète à Londres, Montréal, 1945
- Ewan Butler & Gordon Young: Goering tel qu'il fut, Paris 1952
- Asher Lee: Goering, l'homme qui a perdu la guerre, Paris-Bruzelles
- Fred Kupferman: Laval 1883-1945, Paris 1987
- Alain Darlan: L'amiral Darlan parle..., Paris, 1952
- David Irving: Goering, le complice d'Hitler, Paris, 1991
- David Irving: Goering, le maréchal du Reich, Paris, 1991
- Otto Abetz: Histoire d'une politique franco-allemande, Paris, 1953
- Le journal de la France (librairie Jules Tallandier): Les années quarante
- Le Figaro, 5 avril 1962: Le souvenir de René Fonck

- 3 L'escadron de chasse 1/2 «Cigognes» a repris, entre autres, les traditions de l'escadron SPA 103 comme en témoigne l'insigne arboré par ce Mirage 2000-5.
- 4 Plaque commémorative placée sur la façade du domicile de René Fonck à Paris.